

LA RÉVOLUTION TROUVE UN HOMME

(Extrait de l'ouvrage de Victor Serge "De Lénine à Staline", édition du "Crapouillot")

Il apporte au prolétariat, en ce crépuscule de civilisation, une nouvelle raison de vivre :

Vaincre !

Il dit :

— La guerre a pour but un nouveau partage du monde entre grandes puissances dominées par les oligarchies financières.

— Transformer la guerre impérialiste en guerre civile.

— Former une nouvelle Internationale qui sera celle de l'action révolutionnaire.

Il voit très bien les limites du possible, mais ce possible il entend l'épuiser. Il n'annonce pas le socialisme en Russie, mais l'expropriation des grands domaines au profit des paysans, le contrôle ouvrier de la production, une dictature démocratique des travailleurs au sein de laquelle s'exercera l'hégémonie de la classe ouvrière.

A peine descendu du train il demande à ses camarades de parti :

— Pourquoi n'a-t-on pas pris le pouvoir ?

Et tout de suite, il trace dans les thèses d'avril, le programme de la prise du pouvoir, — on le dit fou, on lui reproche de délirer. Il sourit malicieusement, s'installe devant un joli secrétaire ouvragé, au palais d'une favorite du tsar, écrit de nouveau. Les militants qualifiés le blâment, la «Pravda» le désavoue, mais on s'aperçoit tout à coup qu'il a l'oreille des gens de la rue, de l'usine et des casernes. — Parbleu ! Tout son génie n'est que de savoir dire ce que ces gens voudraient dire, mais ne savent pas dire eux-mêmes, et ce que personne d'entre les politiciens et les révolutionnaires n'a su dire pour eux jusqu'ici.

En trois semaines, sans lutte, il a la majorité dans le parti : il n'est plus question de fusionner avec les modérés et de marcher vers la stabilisation d'une république parlementaire :

— «Le Parti veut une République prolétarienne et paysanne plus démocratique, dans laquelle la police et l'armée permanente seront remplacées par l'armement du peuple».

Le parti veut «l'autorité du peuple», c'est-à-dire l'éligibilité et la révocabilité des fonctionnaires, la réunion des pouvoirs législatif et exécutif dans les assemblées de députés, des travailleurs et des soldats (Soviets), «le droit pour toutes les nationalités de se constituer en Etat autonome», la «nationalisation des banques, des trusts et des cartels», «la confiscation des terres, à transmettre immédiatement aux paysans organisés en Soviets», une paix générale qui doit être «une paix des travailleurs faite contre tous les capitalistes».

Rien d'irréalisable dans ce programme; au contraire, le difficile et le dangereux à cette heure seraient de ne point le réaliser. Mais pour le réussir, il faut de la force, de l'audace, rompre avec l'inertie de la pensée, rompre avec de puissants intérêts. Bien des gens vivent de la guerre, la

Russie est liée à ses alliées. Les classes possédantes menacées de tout perdre vont se défendre; quelle que soit leur faiblesse, elles auront de redoutables sursauts. Il faut accepter cette lutte. Le courage et l'intelligence sont d'être révolutionnaire en temps de révolution.

...Quatrième année de guerre pour le partage du monde entre impérialismes financiers.

Le fracas d'un premier écroulement d'empire a, tout à coup, en cette année noire, couvert la clameur des canons. Le peuple russe revendique la paix pour tous les peuples, la terre aux paysans, l'usine aux ouvriers. Ce peuple est en armes, car la guerre lui a donné des fusils. Ce peuple a plus de morts que nul autre derrière lui. Plus d'oppression et de misère aussi. Voici qu'il peut tout. Saura-t-il vouloir? Prendra-t-il conscience de ce qu'il peut ?

Le 3 avril 1917, Lénine descend du train de Pétrograd, à la gare de Finlande, avec lui Grégori Evséitch Zinoviev et d'autres. A peu près un inconnu, N. Lénine Vladimir Illitch Oulianov. L'homme a quarante-sept ans et déjà trente années de passé révolutionnaire. Adolescent, il a vu l'ombre d'une potence s'étendre sur sa vie : le bourreau du tsar Alexandre III pendait son frère aîné. A vingt-trois ans, il a fondé à Saint-Pétersbourg (1893) un des premiers groupes marxistes russes. Il a vécu des années dans l'exil sibérien. Vers 1903, il s'est révélé parmi les chefs du mouvement ouvrier russe comme doctrinaire intraitable (par la fondation de l'Iskra — l'Étincelle — et la scission du parti ouvrier social-démocrate en bolchéviks intransigeants ou majoritaires révolutionnaires, et menchéviks ou minoritaires opportunistes). Emigré à Londres, à Paris, en Suisse, en Finlande, à Cracovie, peu connu en dehors de son parti, il a travaillé sans cesse ni trêve de son «métier», fièrement affirmé, de théoricien, propagandiste et organisateur du prolétariat : de révolutionnaire, en un mot. Son parti d'irréductibles — qu'on appelle volontiers dans l'Internationale Socialiste des «fanatiques» — formé, forgé plutôt par lui, l'entoure d'une confiance illimitée. Ce parti, il l'a intelligemment dirigé pendant une révolution (1905). On discute de lui, de ses ouvrages de philosophie matérialiste et d'économie politique : c'est un savant. Les procès-verbaux des congrès socialistes internationaux mentionnent son activité; les journalistes à l'affût de vedettes ne l'y ont pas remarqué. A Stuttgart en 1907, où il soutint Rosa Luxembourg, on a beaucoup remarqué Hervé : on n'a pas vu Lénine. Mais à l'heure des pires reniements, en août 1914, quand la plupart des célébrités du socialisme, du syndicalisme, de l'anarchisme, se convertissent soudainement à la guerre, Lénine, sûr de l'avenir, alors que tout semble perdu pour le mouvement ouvrier inféodé au patriotisme délirant, Lénine commence à poser, pierre après pierre, les fondations de la Troisième Internationale. A Zimmerwald (1915), des internationalistes se sont effrayés de l'entendre parler tranquillement de révolution.

Cet homme qui, en cette année de guerre, sort à pas mesurés de sa demeure zurichoise d'emigré, va diriger avec une conscience et une fermeté indéfectibles la première révolution sociale des temps modernes. Il va devenir en six mois «l'homme le plus haï et le plus aimé de la terre».

La Révolution Espagnole

(Suite)

«L'Espagne est une République de
Travailleurs de toutes les classes»

Voilà la phrase stupide qui, sur proposition des socialistes, devint l'article premier de la Constitution Espagnole. Il ne fallut pas longtemps aux travailleurs pour comprendre qu'une République "de toutes les classes", ne pouvait être "leur" République. Un mois à peine après le 14 avril 1931, le gouvernement lançait la Garde Civile contre les ouvriers en lutte, et des dizaines de victimes prolétariennes payaient de leur vie la participation socialiste au gouvernement bourgeois.

Innombrables sont d'ailleurs les mesures réactionnaires prévues par la Constitution "démocratique" : limitation du droit de vote aux personnes âgées de plus de 23 ans (dans un pays méridional où des jeunes gens de 16 ans participent activement au mouvement politique !); système électoral favorisant les coalitions et rendant la représentation des petits partis pratiquement impossible; un article permettant la suspension de tous les droits constitutionnels, bientôt complété par une loi "pour la défense de la République"; lois contre la propagation de nouvelles propres à "troubler" l'ordre ou le crédit publics; loi contre la détention d'armes; lois prévoyant dans certaines conditions l'interdiction de meetings publics, la dissolution d'organisations, la confiscation de leurs biens; loi sur l'arbitrage obligatoire des conflits ouvriers, rendant pratiquement toute grève illégale.

Tout l'appareil de l'Etat était resté entièrement aux mains de la bourgeoisie, aussi ces lois de répression ne tardèrent-elles pas à être appliquées avec férocité contre les travailleurs.

Violentes interdictions de grèves; arrestations de prisonniers politiques en juin 1933 on estimait leur nombre à 9.000; événements sanglants de Casas Viejas, petits village où les paysans, après avoir patiemment attendu pendant deux ans que l'Institut de la Réforme Agraire répartisse entre eux les terres du Duc, se mirent un jour à labourer la terre pour eux-mêmes et furent, comme du gibier, abattus par la Garde Civile au cours d'une véritable chasse à travers champs; concessions et faveurs vis-à-vis des monarchistes, des propriétaires terriens et du clergé: le caractère réactionnaire de la République "démocratique" se déploie ouvertement, accompagné d'ailleurs de la part des organisations d'extrême-droite d'une propagande démagogique effrénée qui jointe aux honteuses capitulations des organisations réformistes, ne tarda pas à porter ses fruits. En novembre 1933, sur treize millions d'électeurs, huit et demi millions se prononcèrent pour les partis de droite. Et la réaction triomphante sévit, plus cynique que jamais. Mais l'évolution politique de l'Espagne ne pouvait en rester là, il fallait à la bourgeoisie

d'extrême-droite l'établissement d'une dictature plus absolue, il fallait à Gil Roblès et à ses organisations cléricalo-fascistes une base de masse pouvant leur assurer la victoire.

Les Ouvriers résistent au Fascisme

Malgré les innombrables trahisons des organisations réformistes, malgré la politique stupide des staliniens adversaires de tout front unique des organisations prolétariennes et qui traitaient les ouvriers socialistes de "social-fascistes", les travailleurs opposèrent une résistance très sérieuse aux progrès du fascisme, répondant par la force armée et par des grèves générales aux manifestations de concentration organisées par Gil Roblès. Dans la lutte, l'unité prolétarienne se forgeait: Gil Roblès ne pouvait tarder plus longtemps, si mal préparé qu'il fût encore. Le 4 octobre 1934, le Président de la République, Zamora, chargeait Lerroux de former un nouveau cabinet où entrèrent trois cléricalo-fascistes. Les socialistes avaient déclaré qu'ils répondraient les armes à la main à toute provocation de ce genre. Ils ne pouvaient battre en retraite. La grève générale fut déclenchée, mais on ne put réparer en quelques heures la formidable erreur de n'avoir pas armé auparavant des milices ouvrières, ni éviter les effets de la politique opportuniste et capitularde qui firent que les paysans, nulle part, ne se joignirent à la lutte et que, dans de nombreuses villes, les chocs armés entre prolétaires et fascistes se limitèrent à des guerrillas sans importance décisive.

La Révolte - Les Asturies

C'est aux Asturies que se déroula la lutte la plus grandiose. Les travailleurs et les étudiants des Asturies confisquèrent les terres et les usines, et, pendant 15 jours, remplaçant les armes à feu par la dynamite, tinrent héroïquement tête aux soldats de la Légion Etrangère et aux troupes marocaines. Ce n'est que l'échec du soulèvement dans les autres régions du pays qui permit au gouvernement de concentrer toutes ses forces sur les Asturies: 3.000 prolétaires asturiens furent lâchement assassinés.

Les Elections de Février 1936

Battus en octobre 1934, les travailleurs espagnols étaient pourtant loin d'être vaincus. La répression n'alla pas sans une résistance acharnée: des organes illégaux remplaçaient la presse ouvrière confisquée; les ouvriers, maintes fois, répondirent par la grève aux exécutions de prisonniers; autour de la revendication pour l'amnistie, se ralliaient les larges masses; les anarchistes étaient acculés à des concessions dans le sens d'une activité plus politique; les concentrations antifascistes réclamant la dissolution des